

Nicholas Wiseman

*L'Église
des catacombes*

Nicholas Wiseman

L'Église des catacombes



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066324483

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE LA PAIX

I LA MAISON CHRÉTIENNE

II LE FILS DU MARTYR.

IV LA FAMILLE PAÏENNE.

V LA VISITE.

VI LE BANQUET.

VII PAUVRE ET RICHE.

VIII LA FIN DU PREMIER JOUR.

IX RÉUNIONS.

X AUTRES RÉUNIONS.

XI UN MOT AU LECTEUR.

XII LE LOUP ET LE RENARD.

XIII CHARITÉ

XIV LES EXTRÊMES SE TOUCHENT

XV BÉNÉFICES DE LA CHARITÉ.

XVI LE MOIS D'OCTOBRE.

XVII LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE.

XVIII TENTATION.

XIX LA CHUTE.

DEUXIÈME PARTIE LA LUTTE

I DIOGÈNE.

II LES CIMETIÈRES.

III CE QUE DIOGÈNE NE POUVAIT PAS DIRE AU SUJET DES
CATACOMBES.

IV CE QUE DIOGÈNE POUVAIT RACONTER AU SUJET DES
CATACOMBES.

V AU-DESSUS DU SOL.

VI DÉLIBÉRATIONS.
VII UNE TRISTE MORT.
VIII PLUS TRISTE ENCORE.
IX LE FAUX-FRÈRE.
X RDINATION DE DÉCEMBRE.
XI. LES VIERGES.
XII. LA VILLA NOMENTANE.
XIII. L'EDIT.
XIV LA DÉCOUVERTE.
XV. EXPLICATIONS.
XVI LE LOUP DANS LA BERGERIE.
XVII PREMIÈRE FLEUR.
XVIII RÉTRIBUTION.
XIX DOUBLE VENGEANCE.
XX LES TRAVAUX PUBLICS.
XXI LA PRISON.
XXII LE VIATIQUE.
XXIII LE COMBAT.
XXIV LE SOLDAT CHRÉTIEN.
XXV LA DÉLIVRANCE.
XXVI LA RÉSURRECTION.
XXVII LA SECONDE COURONNE.
XXVII. LE JOUR CRITIQUE.-SA PREMIÈRE PARTIE
XXIX LE MÊME JOUR.-SA SECONDE PARTIE.
XXX LE MÊME JOUR.-SA TROISIÈME PARTIE
XXXI PRÊTRE ET MÉDECIN.
XXXII LE SACRIFICE ACCEPTÉ.
XXXIII HISTOIRE DE MIRIAM
XXXIV MORT GLORIEUSE.

TROISIÈME PARTIE LA VICTOIRE.

I L'ÉTRANGER D'ORIENT.

II L'ÉTRANGER A ROME.

III CONCLUSION

FABIOLA

ou

L'ÉGLISE DES CATACOMBES

PAR

SON ÉMINENCE LE CARDINAL WISEMANN

Archevêque de Westminster

Traduit de l'anglais
PAR E.-L. RODRIGUE



LIMOGES

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PAIX

[Table des matières](#)

I LA MAISON CHRÉTIENNE

Table des matières

Que notre lecteur nous accompagne une après-midi de septembre de l'année 302 dans les rues de Rome. Le soleil décline: il sera couché dans deux heures. Le ciel est sans nuages, l'atmosphère rafraîchie. Aussi les habitants se dirigent en foule, les uns vers les jardins de César, les autres vers ceux de Salluste, pour la promenade du soir et pour apprendre les nouvelles du jour. Nous conduirons notre bienveillant lecteur dans le quartier du Champ-de-Mars. Il comprenait la plaine d'alluvions s'étendant entre les sept collines de la vieille Rome et le Tibre. Vers la fin de la période républicaine, ces lieux, jadis consacrés aux exercices athlétiques et militaires du peuple, commencèrent à se couvrir d'édifices publics. Pompée y bâtit son théâtre, puis Agrippa, le Panthéon et les bains voisins. Les habitations particulières envahirent ensuite graduellement ce terrain, tandis que les hauteurs, préférées par l'aristocratie, au début de l'empire, semblaient réservées à de plus grands édifices. Ainsi le Palatin, après l'incendie allumé par Néron, ne suffit plus en quelque sorte à la résidence impériale et au Grand-Cirque. Les bains de Titus, construits sur les débris de la Maison d'Or, occupèrent l'Esquilin; Caracalla s'empara de l'Aventin; et à l'époque où nous en sommes, l'empereur Dioclétien élevait ses Thermes sur le Quirinal, près des jardins de Salluste, dans un

périmètre assez vaste pour plusieurs habitations seigneuriales.

Le point du Champ-de-Mars où nous dirigeons nos pas est tellement défini, qu'il est facile à quiconque connaît la topographie de Rome ancienne ou moderne de le décrire. Sous la république, il existait au Champ-de-Mars un grand espace carré entouré de planches et divisé en compartiments, où votaient les comices ou tribus du peuple; on l'appelait *Septa* ou *Ovile*, de sa ressemblance avec une bergerie. Conformément au plan décrit par Cicéron dans une lettre à Atticus, Auguste proposa de transformer cette construction grossière en un solide et élégant édifice. La *Septa Julia*, comme on l'appela ensuite, offrait un splendide portique de mille pieds de long sur cinq cents de large, soutenu par des colonnes et enrichi de peintures. On voit encore aujourd'hui ses ruines. Sur son emplacement s'élèvent maintenant les palais Doria et Verospi, le Collège Romain, l'église de Saint-Ignace et l'oratoire de la Caravita.

La maison où nous conduisons le lecteur est en face et à l'est de cet édifice. L'église actuelle de Saint-Marcel a été érigée dans son enceinte. Elle embrasse, jusqu'au pied du mont Quirinal, une étendue considérable de terrain; comme beaucoup de nobles habitations romaines du temps. Triste et morne à l'extérieur, sur ses murs bas et percés de rares fenêtres elle ne présente aucun ornement d'architecture. Une porte *in anlis*, à peine relevée d'un tympan ou corniche triangulaire, reposant sur deux demi-colonnes, s'ouvre au milieu de l'une des faces de ce quadrilatère. Inventeur de fictions, nous userons de notre privilège d'ubiquité pour pénétrer dans cette demeure avec notre lecteur ou notre

ombre, comme on l'aurait appelé autrefois. Après avoir traversé le porche, sur le pavé duquel on lit avec plaisir le *salve* de la bienvenue, inscrit en mosaïque, nous entrons dans *l'atrium*, la première cour, entouré d'une colonnade. Au centre de l'atrium, dallé en marbre, murmure un jet d'eau limpide amené des hauteurs de Tusculum par l'aqueduc de Claude. Il s'élance dans les airs, tantôt plus haut, tantôt plus bas, et retombe dans un bassin supérieur en marbre rouge, d'où il déborde en nappes d'argent; avant d'arriver à la vasque inférieure plus grande, il répand une douce rosée sur les vases élégants de plantes rares qui l'entourent. Sous le portique apparaissent des meubles riches et précieux; des lits incrustés d'ivoire et même d'argent, des tables de bois d'Orient, chargées de candélabres, des lampes et autres objets usuels en bronze ou en argent; des bustes délicatement sculptés, des vases, des trépieds, des œuvres artistiques de tout genre. Des peintures d'une époque évidemment reculée ornent les murs; cependant elles conservent l'éclat des couleurs et la fraîcheur de leur exécution. Les panneaux sont séparés par des niches avec des statues représentant, à la vérité, des sujets historiques ou mythologiques, mais n'ayant rien de blessant, même pour les âmes les plus candides. Cà et là, une niche vide ou une peinture voilée prouvent que le hasard n'est pour rien dans cette disposition.

La voûte, en dehors des colonnes, laissant une large ouverture carrée, appelée *impluvium*, un grand rideau y intercepte le soleil ou la pluie. Aussi, le crépuscule artificiel qui nous a permis de voir ce que nous avons décrit, ne donne que plus de relief à ce qui est au-delà. A travers

l'arcade opposée à celle par où nous sommes entrés, on aperçoit une autre cour plus riche encore, pavée de marbres variés et embellie de brillantes dorures. Le voile à demi tiré de l'ouverture supérieure, que ferme une vitre de talc, permet à un doux rayon de soleil de filtrer dans l'intérieur; il nous montre pour la première fois que nous ne sommes point dans un palais enchanté, mais dans une demeure habitée.

Près d'une table, en dehors des colonnes de marbre phrygien, est assise une matrone entre deux âges, dont les traits nobles et doux portent la trace d'anciens chagrins. Mais une puissante influence en tempère le souvenir ou l'associe à un sentiment plus serein qu'elle retient depuis long-temps dans son cœur. La simplicité de sa mise contraste étrangement avec le luxe qui l'entoure. Quelques fils argentés courent dans ses cheveux découverts et sans art. Ses vêtements de couleur sombre d'étoffe simple, n'ont d'autre broderie qu'une bande de pourpre appelée *segmentum*, indiquant le veuvage. Sur sa personne pas un seul de ces bijoux ou ornements de prix dont les dames romaines étaient si prodigues : une fine chaîne d'or seulement à son cou, soutenant probablement un objet soigneusement caché dans le haut de sa tunique.

En ce moment, elle s'occupe activement d'un ouvrage qu'elle ne réserve point, évidemment, à son usage personnel. Elle brode une longue bande de drap d'or avec un fil d'or plus riche encore. De temps en temps elle retire tantôt de l'une tantôt de l'autre des cassettes élégantes placées sur la table : une perle ou une pierre précieuse enchassée dans l'or, et elle en orne le dessin. On dirait

qu'elle consacre ses parures des jours écoulés à une destination plus haute.

Les instants se succèdent, et une légère inquiétude vient troubler le calme de son esprit, absorbé jusqu'ici, selon les apparences, par son travail. Souvent elle lève les yeux de son ouvrage vers l'entrée. Parfois elle écoute le bruit des pas et semble désappointée. Elle regarde tour à tour le soleil et la clepsydre placée tout près sur une console. Un sentiment d'inquiétude extrême commençait à altérer sa physionomie, quand un coup joyeux retentit à la porte de la rue, et elle se penche avec un radieux sourire pour voir le visiteur tant désiré

II

LE FILS DU MARTYR.

[Table des matières](#)

Un gracieux adolescent parut; traversant l'atrium d'un pas vif et léger, il se dirige si rapidement vers la cour intérieure, que nous aurons à peine le temps d'esquisser son portrait. Il a quatorze ans environ, mais il est grand pour son âge, de formes mâles et élégantes; son cou nu et ses membres sont développés par de salutaires exercices; ses traits annoncent un cœur franc et ardent, tandis que son front élevé, encadré de cheveux bruns, bouclant naturellement, rayonne d'intelligence. Il porte le vêtement accoutumé des jeunes gens, la courte prétexte descendant au-dessous du genou, et la bulle ou globe creux en or suspendu au cou. Des papiers et des rouleaux de velin attachés ensemble, dont il a chargé un vieux serviteur marchant derrière lui, indiquent qu'il revient de l'école. Ayant reçu les embrassements de sa mère, il prend place sur un siège bas, aux pieds de la matrone. Elle le contemple un instant en silence, cherchant à deviner pourquoi il s'est fait attendre, car il est en retard d'une heure. L'adolescent ayant rencontré ce regard fixé sur lui, y répond par un autre regard si assuré, que la matrone n'hésite plus, et elle lui adresse la parole en ces termes:

-Quelle cause t'a retenu aujourd'hui, mon très-cher enfant? Tu n'as, je pense, éprouvé aucun accident en route?

-Aucun, je l'affirme, très-douce mère: au contraire, tout s'est si bien passé, que je balance vraiment à vous le

conter.

Au coup d'œil de curiosité qui lui fut adressé, le jeune homme partit d'un joyeux éclat de rire, et il continua:

-Eh bien, je vous dirai tout. Vous savez que je ne suis heureux et que je ne puis m'endormir, si je ne vous ai confié le bien ou le mal que j'ai fait dans la journée.- La mère sourit de nouveau, se demandant quel était ce mal.- Dernièrement je lisais que les Scythes, chaque soir, jettent dans une urne une pierre blanche ou noire, selon que la journée a été bonne ou mauvaise. Si je les imitais, je marquerais de la sorte les jours où j'ai eu ou non occasion de vous expliquer mes actes. Cependant, en ce moment, pour la première fois, je suis en suspens, j'interroge ma conscience, incertain si je dois parler.

Le cœur de la matrone battait-il plus fort, comme à une première inquiétude; une sollicitude plus tendre se peignit-elle dans son regard, nous l'ignorons. Quoi qu'il en fût, son fils lui saisit la main, l'effleura tendrement de ses lèvres, et ajouta:

-Ne craignez rien, mère bien-aimée: vous n'avez pas lieu d'être peinée. Dites-moi si vous souhaitez de connaître *tout* ce qui m'est arrivé aujourd'hui ou seulement le motif de mon retard.

-Raconte-moi *tout*, cher Pancratius: rien de ce qui te concerne ne m'est indifférent.

-Soit donc. Or, apprenez que cette dernière journée où j'ai fréquenté l'école, quoique pleine d'incidents étranges, me paraît avoir été singulièrement bénie. D'abord j'ai obtenu la couronne dans une déclamation que notre bon maître Cassianus nous avait donnée pour travail, ce matin.

Delà, comme vous allez en juger, d'étonnantes conséquences. Nous avons pour sujet: *Que le philosophe doit être prêt à mourir pour la vérité*. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi froid ou insipide-je pense qu'il n'y a pas de mal à le dire-que les compositions de mes compagnons. Ce n'était pas leur faute. Infortunés! quelles vérités possèdent-ils, et que leur importe de mourir pour leurs vaines opinions? Mais quelle source d'inspiration une pareille thèse n'offrait-elle point à un chrétien? Aussi mon cœur s'enflamma, mes pensées s'élevèrent, mon âme était pénétrée de vos leçons et des exemples domestiques. Le fils d'un martyr pouvait-il ressentir des impressions différentes? Mon tour de lire étant venu, je me trahis involontairement. Dans la chaleur de mon débit, le mot de «chrétien» au lieu de «philosophe», et celui de «foi» au lieu de «vérité» tombèrent de mes lèvres. A la première méprise, je vis Cassianus tressaillir, à la seconde, une larme brilla dans ses yeux, et, se penchant vers moi, il me dit à voix basse: «Prends garde; enfant: des oreilles indiscretes t'écoutent.

-Quoi! interrompit la matrone, Cassianus serait-il chrétien? J'ai choisi pour toi son école à cause de sa réputation exceptionnelle de science et de moralité, et j'en remercie Dieu maintenant. Hélas! en ces jours de craintes et de périls, il nous faut vivre en étrangers dans notre propre patrie, connaissant à peine les visages de nos frères. Assurément, si Cassianus eût proclamé sa foi, ses cours eussent été promptement abandonnés. Mais continue, cher enfant. Ses appréhensions étaient-elles bien fondées?

-Je le crains. Tandis que la plupart de mes compagnons m'applaudissaient chaleureusement, sans remarquer mes

méprises, Corvinus dardait méchamment sur moi ses yeux noirs, et se mordait les lèvres de colère.

-Qui est-il donc, enfant, celui qui te menaçait, et pourquoi cette attitude?

-C'est le plus âgé et le plus fort, mais aussi le plus stupide de l'école. En cela, sans doute, il n'y a pas de sa faute. Seulement je ne sais pour quelle raison il paraît toujours animé contre moi de mauvais vouloir; je ne m'explique point la cause de sa rancune.

-T'a-t-il dit ou fait quelque chose?

-Oui, et c'est ce qui m'a retardé. A notre retour de l'école par la plaine qui longe le fleuve, il m'aborda d'un air insultant, et me dit en présence de nos compagnons: «-Pancratius, je pense que nous nous rencontrons pour la dernière fois ici (et il appuya avec insistance sur le mot); aussi je tiens à régler mes comptes avec toi. A l'école, tu affectais d'étaler ta supériorité sur moi et sur d'autres plus âgés qui valaient mieux que toi; tout à l'heure encore, j'ai surpris le regard superbe dont tu m'enveloppais tout en lisant ton orgueilleuse déclamation; j'ai retenu quelques expressions dont tu pourras avoir à te repentir prochainement: mon père, tu ne l'ignores pas, est préfet de la cité (la matrone tressaillit légèrement), et il se prépare certaines choses qui pourront te concerner particulièrement. Avant donc que tu ne nous quittes, j'aurai ma revanche. Si ton nom, qui signifie un exercice viril, n'est point pour toi un mot vide de sens, nous engagerons ensemble une lutte plus mâle que celle du style et des tablettes. Combattons corps à corps ou avec le ceste. Je brûle de t'humilier comme tu le mérites devant ces témoins de tes insolents triomphes.

La mère, inquiète, penchée en avant, et retenant sa respiration pour mieux entendre, demanda:

-Qu'as-tu répondu, mon cher fils?

-Je lui ai déclaré doucement qu'il se trompait complètement; que je n'avais jamais rien fait sciemment pour le contrister non plus que mes autres camarades, et que je n'avais pas davantage prétendu à la supériorité. «-Quant à ta proposition, Corvinus, ajoutai-je, tu sais que je me suis toujours refusé à ces luttes, qui commencent tranquillement par des essais d'adresse et se terminent souvent par des coups furieux et le désir de la vengeance. Combien plus ne dois-je pas les éviter en ce moment où, de ton aveu, tu es animé de ces funestes sentiments qui en sont habituellement la conclusion.-» Nos compagnons formaient un cercle autour de nous, et je compris clairement que, trompés dans leur espoir de jouir de ces jeux cruels, ils étaient tous contre moi. Je repris gaiement: «-Maintenant adieu, mes amis, puissiez-vous être heureux. J'ai vécu en paix avec vous et je m'éloigne de même.-Non pas! s'écria Corvinus le visage empourpré de colère, non, tu.

L'adolescent s'interrompt, rougit, frémit et balbutia:

-Je n'ose achever.

-Au nom de Dieu et du respect que tu portes à la mémoire de ton père, fit la matrone en étendant les mains sur la tête de son fils, ne me dissimule rien. Je n'aurais plus de repos si tu agissais ainsi.-Que t'a dit ou fait encore Corvinus

Le jeune homme se remit après une pause d'un moment et une prière silencieuse; il poursuivit:

«-Non, s'exclama Corvinus, non, tu ne partiras pas de la sorte, lâche adorateur d'une tête d'âne. Tu nous as caché ta demeure, mais je la découvrirai. En attendant, emporte ce gage de ma future vengeance.» En même temps, il me frappa si violemment à la figure que je chancelai, tandis que des cris de joie sauvage s'élevaient du groupe qui nous entourait.

Pancratius fondit en larmes. Puis, soulagé, il continua:

-Oh! comme je sentisen ce moment mon sang bouillonner dans mes veines! Mon cœur battait à me rompre la poitrine, et une voix méprisante me soufflait à l'oreille le nom de lâche. C'était évidemment celle de l'esprit du mal. Sûr de ma force, la colère me poussait à saisir à la gorge mon injuste agresseur et à le jeter par terre. Je me repaissais déjà en imagination de ma victoire, qui eût changé les esprits et décidé les applaudissements en ma faveur. Ce fut la tentation la plus terrible de ma vie: jamais la chair et le sang n'avaient lutté contre moi si puissamment. Seigneur! puissent-ils ne plus exercer sur moi cette redoutable influence!

-Que fis-tu alors, mon enfant chéri? murmura la matrone d'une voix tremblante.

-Mon bon ange vainquit le démon qui m'assaillait. Je pensai au Seigneur dans la maison de Caïphe, entouré d'ennemis insolents, frappé ignominieusement sur la joue, et pardonnant néanmoins. Pouvais-je ne point l'imiter? Je tendis la main à Corvinus en lui disant: «- Que Dieu te pardonne comme je te le fais ici sincèrement, et qu'il te comble de ses bénédictions.» Cassianus, qui avait tout vu de loin, arriva en ce moment, et les écoliers se dispersèrent

à la hâte. Je le suppliai, par notre foi commune, maintenant avouée entre nous, de ne point punir Corvinus pour ce qu'il m'avait fait, et il s'y est engagé. Et maintenant, tendre mère, murmura le jeune garçon d'une voix douce, en s'appuyant sur le sein de la matrone, ne pensez-vous pas que je puis appeler ce jour, un heureux jour?

II

LA DÉDICACE.

[Table des matières](#)

Le jour avait décliné rapidement pendant cette conversation. Une vieille servante entra, inaperçue, alluma les lampes des candélabres de bronze et de marbre, et se retira en silence. Une vive lumière enveloppa à son insu le groupe muet de la mère et du fils, car la sainte matrone Lucina n'avait répondu à la question de Pancratius qu'en déposant un baiser sur le front brûlant du jeune homme. Ce n'était pas uniquement une émotion maternelle qui agitait son sein, ni le délicieux sentiment qu'éprouve une mère en voyant son enfant, fidèle aux principes élevés et difficiles à observer qu'elle lui a inculqués, triompher généreusement de dures épreuves; ce n'était pas non plus la joie d'avoir un fils si héroïquement vertueux, quoique si jeune; et cependant, avec beaucoup plus de justice que la mère des Gracches, montrant ses fils comme ses seuls bijoux aux matrones étonnées de la république romaine, cette mère chrétienne aurait pu se glorifier devant l'Eglise de l'enfant qu'elle avait nourri. Mais elle était sous l'influence de sentiments plus sublimes encore. Depuis des années elle pensait avec inquiétude au moment actuel, et elle priait avec la ferveur d'une mère chrétienne en l'attendant. Plus d'une, inspirée par sa piété, a voué son fils dès le berceau à la plus auguste des conditions de la terre, souhaitant de le voir grandir pour être d'abord un l'évite sans; tache, puis un saint prêtre à l'autel; elle a surveillé attentivement ses

inclinations naissantes, dirigeant avec sollicitude ses aspirations vers le sanctuaire. S'il s'agissait d'un fils unique comme Samuel l'était pour Anne, il est juste de proclamer son abnégation, acte d'héroïsme maternel. Que dire alors de Félicité, de Symphorosa ou de la mère innommée des Machabées, ces anciennes matrones qui offrirent leurs enfants non-seulement pour être prêtres, -pas un, mais plusieurs et même tous, -mais encore pour être des victimes immolées au Seigneur dans les flammes?

C'était la dernière pensée qui occupait le cœur de Lucina en cette heure où, les yeux fermés, elle l'élevait vers le ciel, implorant le courage. Elle sentit qu'elle serait appelée à ce sacrifice; et bien qu'elle l'eût long-temps prévu et désiré, elle ne pouvait l'envisager sans de cruels déchirements. Quant à l'adolescent, absorbé et silencieux, il ne se doutait pas des hautes destinées qui lui étaient promises; nulle vision ne lui montrait la vénérable basilique que visiteraient encore seize cents ans plus tard les antiquaires sacrés et de pieux pèlerins, laquelle devait donner son nom de Pancratius à la porte voisine de Rome; il n'avait aucune idée de la future église que l'on construirait en son honneur, aux siècles de foi, sur les bords de la Tamise lointaine, et qui, quoique profanée ensuite, serait néanmoins recherchée pour leur sépulture par les âmes demeurées fidèles au culte de sa chère Rome; il ne pensait guère qu'un *ciborium* d'argent, pesant deux cent quatre-vingt-sept livres, serait placé par le Pape Honorius I^{er} au-dessus de l'urne de porphyre qui renfermerait ses cendres. Il ne prévoyait pas davantage, qu'enfant martyr de l'Eglise primitive, son nom s'inscrirait dans tous les martyrologes, et que son image

radieuse surmonterait un grand nombre d'autels. Jeune chrétien au cœur simple, il lui semblait tout naturel d'obéir à la loi de Dieu, à son Evangile; il se sentait heureux d'avoir, ce jour-là, accompli son devoir, et cela en des circonstances exceptionnellement difficiles. Exempt d'orgueil et d'admiration de lui-même, il avait été véritablement héroïque.

Sortant de sa douce rêverie, il leva les yeux; à la clarté des flambeaux qui brillaient dans la salle, il vit sa mère qui le contemplait de nouveau avec une expression de majesté et de tendresse qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Elle avait l'air inspiré, comme en extase, et son regard ressemblait à celui que Pancratius eût prêté à un ange. Il changea de posture en silence, sans presque s'en rendre compte, et s'agenouilla devant elle. Il le pouvait, assurément: Lucina n'était-elle point l'ange gardien qui l'avait protégé toujours contre le mal? la sainte dont les vertus lui avaient servi d'exemple depuis son enfance? La matrone prenant la parole d'une voix altérée par une puissante émotion:

-Il est enfin venu, cher enfant, dit-elle, le temps qui n'a cessé d'être le sujet de mes ferventes prières et que j'ai tant souhaité dans l'excès de mon amour maternel. J'ai épié en toi avec ardeur l'éclosion des vertus chrétiennes, et quand elles sont apparues, j'en ai remercié Dieu. J'ai été témoin de ta docilité, de ta piété, de ton exactitude à tes devoirs, de ton amour envers les hommes. Je me suis réjouie de ta foi vive, de ton indifférence pour le monde et de ta charité pour les pauvres. Cependant j'attendais avec anxiété l'heure décisive qui montrerait si tu te contenterais

des faibles vertus de ta mère, ou si tu revendiquerais le noble héritage du martyr à qui tu dois le jour. Dieu soit loué! cette heure a sonné aujourd'hui.

-Qu'ai-je donc fait qui ait ainsi fixé votre opinion à mon égard? demanda Pancratius.

-Ecoute, ô mon fils. En ce jour, le dernier de ta vie d'écolier, il me semble que notre miséricordieux Sauveur a voulu te donner une leçon préférable à toutes les autres, afin de prouver que tu n'as plus rien de l'enfance et que tu dois être traité en homme, puisque tu sais penser, parler et agir d'une façon virile.

-Ma mère, que voulez-vous dire?

-Ce que tu m'as raconté de ta déclamation de ce matin atteste les généreuses pensées qui remplissent ton cœur; car tu es trop sincère, et trop loyal pour avoir décrit et exprimé si chaleureusement que c'est un glorieux devoir de mourir pour la foi, si tu ne l'avais pas cru et senti.

-Vraiment, je le crois et je le sens, interrompit le jeune homme. Quel bonheur plus grand un chrétien peut-il désirer sur la terre?

-Oui, enfant, rien de plus vrai. Mais de simples paroles ne m'eussent point satisfaite. Ce qui a suivi me convainc que tu es capable d'endurer patiemment, intrépidement, non-seulement les souffrances physiques mais encore ce qui, je le sais, a dû révolter bien davantage ton jeune sang patricien, un infâme soufflet, les paroles et les regards méprisants d'une foule impitoyable. Bien plus, tu as eu la force de pardonner à ton ennemi et de prier pour lui. En ce jour, tu as gravi le sentier le plus rude du Golgotha, la croix sur tes épaules; un pas encore, et tu la planteras sur le

sommet. Oui, tu es le digne fils du martyr Quintinus. Ne veux-tu point lui ressembler entièrement?

- Mère très-chère! ma très-douce mère! s'écria l'adolescent, le coeur palpitant, mériterais-je de lui appartenir s'il en était autrement? Quoique n'ayant point eu le bonheur de le connaître, son image a toujours été présente à mon esprit, et il est l'orgueil de mes pensées. Chaque année, à la solennelle commémoration du jour où il prit place dans les rangs de ces élus vêtus de blanc qui entourent l'Agneau dont le sang purifia ses vêtements, mon coeur et ma chair se sont réjouis de sa gloire. Combien je l'ai prié, dans l'ardeur de ma filiale piété, de m'obtenir, non point la renommée, les honneurs, les richesses, les jouissances terrestres, mais ce qu'il estimait plus que tout cela; je lui ai demandé enfin d'assurer la destination qu'il estime, je le sais, la plus utile et la plus belle, la seule chose qu'il ait laissée sur la terre.

-Et qu'est-ce donc, ô mon fils?

-Son sang qui ne coule plus que dans mes veines. Il souhaite, je n'en doute pas, que ce sang soit versé comme le sien, pour l'amour de son Rédempteur et en témoignage de sa foi.-

-Assez assez, enfant! s'écria la matrone frémissant d'une sainte émotion; retire de ton cou les insignes de l'enfance; j'ai un ornement plus précieux à t'offrir

Il obéit et détacha la boule d'or.

-Tu tiens de ton père, dit la mère avec un accent plus solennel encore, un nom illustre, un rang élevé, de grandes richesses, tous les avantages terrestres. Mais, de son héritage je t'ai gardé un trésor pour le jour où tu t'en

montrerais digne. Je te l'ai caché jusqu'ici, bien que je l'estimasse plus que l'or et les bijoux. Il est temps que je te le transmette.

De ses mains tremblantes, elle ôta la chaîne suspendue à son cou; et pour la première fois son fils vit qu'elle soutenait un sachet richement brodé et orné de pierres précieuses. Elle l'ouvrit et en tira une éponge sèche mais profondément imprégnée de rouge.

-Voici également le sang de ton père, cher Pancratius, dit-elle d'une voix défaillante et les yeux baignés de pleurs. Je l'ai recueilli moi-même de ses blessures mortelles quand, sous un déguisement, je pénétrai jusqu'à lui et le vis mourir des coups qu'il avait reçus pour le Christ.

Et elle considérait amoureusement la relique; elle la baisa avec ferveur, et les larmes dont elle l'arrosait l'ayant humectée, le sang, liquéfié de nouveau, recouvra sa couleur et sa tiédeur primitives, comme s'il venait seulement de jaillir du cœur du martyr. La pieuse matrone présenta l'éponge aux lèvres tremblantes du jeune homme, qui s'empourprèrent à ce contact sacré. Il vénéra ces restes sanctifiés avec les vives émotions d'un chrétien et d'un fils. Il lui sembla que l'esprit de son père descendait en lui et remuait son âme jusque dans ses dernières profondeurs, afin qu'elle; fût mieux ouverte encore aux divines influences. Toute la famille était, là réunie en quelque sorte. Lucina replaça le trésor dans le reliquaire, qu'elle suspendit au cou de son fils en disant:

-Quand l'éponge s'humectera une seconde fois, que ce soit d'un plus noble flot que celui qui jaillit des yeux d'une faible femme.

Mais le Ciel ne jugeait pas ainsi des larmes de la matronne: le futur athlète fut consacré par le sang du père mêlé aux larmes de la mère.

IV

LA FAMILLE PAÏENNE.

[Table des matières](#)

Pendant la scène décrite précédemment, il s'en passait une bien différente dans une autre maison située entre le Quirinal et l'Esquilin. Elle appartenait à Fabius, un chevalier romain, dont la famille avait acquis d'immenses richesses en affermant le revenu des provinces de l'Asie. L'habitation, plus grande et plus splendide que celle que nous avons visitée, possédait un troisième grand péristyle ou cour entouré de vastes appartements; en outre, elle renfermait de nombreux trésors de l'art européen, et les rares produits de l'Orient y abondaient. Le sol était couvert de tapis de Perse; les meubles disparaissaient sous les soiries de la Chine, les étoffes de Babylone aux couleurs variées, les broderies d'or de l'Inde et de la Phrygie, tandis que de toutes parts on voyait éparpillés de curieux ouvrages d'or ou de métal, aux formes monstrueuses, types d'origine fabuleuse qu'on attribuait aux habitants des villes de l'Océan indien.

Fabius, le maître de ces richesses et de ces domaines considérables, était le modèle du Romain bon viveur, décidé à jouir pleinement de l'existence présente. De fait, il ne pensait point qu'il y en eût une autre. Quoiqu'il ne crût à rien, il jugeait convenable d'adorer à tour de rôle, selon les circonstances, n'importe quelle divinité. Il passait pour un homme aussi honorable que ses voisins, et nul n'eût eu le droit d'en exiger davantage. La majeure partie de ses

journées s'écoulait à l'un ou l'autre des grands bains publics qui, outre l'usage qu'indique leur nom, comprenaient quantité de dépendances de même genre que nos clubs, cabinets de lecture, maisons de jeu, gymnases et jeux de paume. Là il se baignait, causait, lisait, dépensait son temps; il allait parfois encore au Forum, écouter les déclamations des rhéteurs, les plaidoiries des avocats; ou bien il se promenait dans quelqu'un des nombreux jardins publics de Rome, rendez-vous des personnages distingués. De retour chez lui, il prenait part à un souper délicat, vers l'heure habituelle de notre dîner; il ne manquait jamais de convives invités à l'avance ou recrutés le jour même parmi les nombreux parasites en quête de bonne chère.

Chez lui c'était un maître bon et indulgent. Une multitude d'esclaves entretenaient soigneusement sa maison. Redoutant par-dessus tout le moindre souci, il laissait à ses affranchis la haute main sur son intérieur, pourvu que le service fût exact et confortable. Cependant ce n'est point auprès de lui, mais d'une autre habitante de sa maison, sa fille, que nous introduirons le lecteur. Unique héritière de sa fortune, partageant son luxe, elle porte, selon l'usage romain, le même nom que lui, adouci toutefois par un diminutif, et se nomme Fabiola. Pénétrons dans son appartement. Montons un escalier de marbre de la seconde cour, sur les côtés de laquelle se déroulent une suite de pièces ouvrant sur une terrasse rafraîchie par une fontaine élégante et parée d'une profusion de plantes exotiques. L'art romain et l'art étranger ont rivalisé de perfection pour décorer ces chambres magnifiques. Un goût raffiné, disposant de grandes ressources et profitant des meilleures

occasions, a évidemment présidé à la, réunion et à l'arrangement de toutes choses. En ce moment où l'heure du repas du soir approche, la maîtresse de cette opulente demeure se prépare à y assister avec une toilette recherchée.

Etendue sur une couche athénienne, incrustée d'argent, la patricienne occupe une pièce à la mode de Cyzi que, c'est-à-dire ayant des fenêtres descendant jusqu'au plancher et ouvrant sur la terrasse fleurie. Vis-à-vis d'elle, à la muraille, pend un miroir d'argent poli, de grandeur à réfléchir une figure en pied. A côté, sur une table de porphyre, s'étaient les innombrables cosmétiques et parfums de prix pour lesquelles se passionnaient les dames romaines et qui leur coûtaient des sommes immenses. Sur une autre table de bois de sandal indien étaient rangés une foule de bijoux dans leurs riches écrins, afin que la jeune fille pût choisir ceux qu'elle préférait pour ce jour.

Il ne nous appartient point de décrire les personnes ou les physionomies, et nous ne le ferons pas. Il nous suffira de dire qu'à vingt ans, Fabiola ne le cédait en beauté à aucune dame de son rang, de son âge, de sa fortune, et que beaucoup de patriciens aspiraient à sa main. Mais elle contrastait avec son père d'esprit et de caractère. Fièrre, hautaine, impérieuse, irascible, elle commandait en souveraine à tout ce qui l'entourait, sauf une ou deux exceptions, exigeant d'humbles hommages de quiconque l'approchait. Unique enfant d'une mère morte en lui donnant le jour, elle avait été élevée avec indulgence par un père insoucieux et facile. A l'école des meilleurs maîtres, elle s'était initiée à tous les arts d'agrément, et on l'avait

laissée libre de satisfaire ses goûts les plus capricieux. Elle ignorait ce que c'était que de se refuser la moindre chose.

Ainsi abandonnée à ses fantaisies, elle avait beaucoup lu, spécialement de graves ouvrages, et elle s'était attachée à la philosophie raffinée d'Epicure, long-temps en vogue à Rome. Du christianisme elle ne connaissait rien, le regardant comme une doctrine vile, matérielle et vulgaire. Aussi elle le méprisait trop pour songer à l'approfondir. Quant au paganisme avec ses dieux, ses vices, ses fables, son idolâtrie, elle le dédaignait, bien qu'elle l'observât extérieurement. En réalité, elle ne croyait qu'à la vie présente, dont elle voulait épuiser les jouissances. Mais son orgueil même protégeait sa vertu: elle avait en dégoût la corruption de la société païenne autant que la frivolité de la jeunesse qui la courtisait et dont les folies l'amusaient. Froide et égoïste aux yeux du monde, elle était irréprochable dans ses mœurs.

Si au début de ce récit nous semblons nous complaire dans de longues descriptions, nous osons espérer que le lecteur les reconnaîtra nécessaires pour bien saisir l'état social et matériel de Rome païenne au temps dont il s'agit. Et s'il était tenté de croire que nos descriptions sont trop magnifiques et trop raffinées pour un temps où les arts et le bon goût déclinaient, nous le prierions de se rappeler que l'année où nous lui faisons visiter Rome était moins éloignée des plus brillantes époques de l'art romain,—celle des Antonins par exemple,—que nous ne le sommes de celles de Cellini, de Raphaël et de Donatello. Cependant combien de chefs-d'œuvre de ces grands maîtres subsistent encore dans les palais de l'Italie, toujours appréciés quoiqu'on ne